NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

113 N° 3 1991

Du monde aux religions

Andrea RICCARDI

p. 321 - 339

https://www.nrt.be/en/articles/du-monde-aux-religions-380

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Du monde aux religions *

L'étude des religions représente un secteur de recherche fort important pour connaître une part considérable de l'histoire humaine ainsi que les expressions culturelles et anthropologiques des divers peuples. Elle a contribué avec évidence à enrichir la connaissance des traditions religieuses, qu'on regarde souvent de loin, parfois avec mépris, souvent avec ignorance.

Cependant, le présent colloque ne se veut pas une réunion de spécialistes des religions. Les personnalités réunies ici n'ont pas cette qualification ni ce statut. Ceux qui sont venus ici à Bari ne sont pas d'abord des chercheurs, mais des «hommes de religion», qui vivent avec conviction à l'intérieur d'une tradition religieuse particulière et séculaire. Certains d'entre eux ont aussi souffert à cause de leur foi. Beaucoup ont une fonction représentative à l'intérieur de la communauté de croyants dans laquelle ils sont insérés: avec des titres différents et dans des systèmes religieux différents, ils représentent leurs communautés, les aspirations, la foi et la vie de leurs coréligionnaires. Ils sont ainsi porteurs d'un vécu plus large que leur existence propre et d'un message plus grand que leurs propres paroles.

Il est clair que chaque tradition religieuse conçoit à sa manière la figure de l'«homme de religion»: la position d'un évêque chrétien est différente de celle d'un responsable religieux musulman, vénéré dans sa communauté pour sa foi et sa profonde connaissance du Livre. Tout aussi différentes la qualification du moine bouddhiste et celle du chef religieux juif. La variété des situations sociologiques, des modes d'organisation et des pensées théologiques dans les différentes religions configure des modèles et des types différents. Chaque tradition, avec son souffle original, son histoire et son système communautaire, modèle les hommes et les femmes, même les plus influents. Parmi ceux qui sont ici, beaucoup sont des personnalités écoutées avec attention et même avec vénération

* Nous donnons ici en traduction française la conférence que le Professeur Andrea Riccardi a faite à Bari, en septembre 1990, lors de la Rencontre internationale Peuples et Religions, organisée par la Communauté S. Egidio, qui a son siège à Rome; celle-ci se propose de promouvoir la connaissance réciproque et le dialogue entre les religions dans le prolongement du message de paix formulé à Assise en 1986.

à l'intérieur de leurs communautés. C'est à ce titre qu'elles participent à ces journées d'étude: nous leur avons demandé de nous faire entendre la voix de la tradition religieuse qu'elles représentent avec autorité, face aux problèmes du monde contemporain, aux problèmes de la paix et de la guerre.

Cette rencontre n'est pas non plus un congrès d'étude sur la paix. Les dirigeants religieux ici présents n'ont pas de qualification ou de compétence particulière en la matière. Certes ils vivent passionnément notre histoire, où guerre et paix, justice et développement représentent les chapitres décisifs du présent et de l'avenir. Ils sont plongés dans des circonstances souvent dramatiques, préoccupés et anxieux pour demain; et pourtant, sous divers aspects, ils sont dépourvus de solutions immédiates ou de programmes publics pour résoudre les problèmes qui affligent le monde.

Les religions: le passé?

Le niveau spécifique de compétence des religions en matière de problèmes de société a souvent été considéré comme un symptôme évident de leur faiblesse et de leur pauvreté. Spécialement durant les deux derniers siècles, on a posé sur les croyants le regard ironique et sceptique de celui qui considère leur foi comme un héritage du passé, sans parole pour l'avenir. Pour donner un exemple, on peut rappeler les fameuses expressions critiques de Renan sur les religions, particulièrement sur l'islam, qui insistaient sur leur fonction négative par rapport au progrès: ces paroles suscitèrent une prise de conscience décisive dans les élites arabes engagées sur la voie de la *nahada*. Et il ne s'agit que d'un seul cas dans un vaste panorama culturel.

Pendant bien plus qu'une saison culturelle, le monde des religions a été analysé, parfois sans pitié, parfois avec une attention bienveillante, comme un univers d'expressions primordiales que l'humanité cultivée était en train de dépasser. La complexité du monde moderne, avec ses solutions richement élaborées, semblait devoir l'emporter sur les différentes religions, considérées finalement comme faibles, pauvres, incompétentes et divisées, face aux grands problèmes. Le monde des religions était une réalité sur le point d'être dépassée face au progrès contemporain; cette conscience s'est accrue avec le rythme du développement: certains États et certains systèmes l'ont adoptée officiellement. Les religions avaient peu de choses à dire sur l'avenir du monde et représentaient à divers degrés une expression du passé. Un historien et sociologue français perspicace,

Émile Poulat, pouvait conclure une étude sur le christianisme[1] en décrivant la conscience de beaucoup de nos contemporains par cette phrase: «Tu as vaincu, Modernité, et cela te confère la légitimité historique. Tu nous domines, tu nous tiens dans ton poing, tu nous traînes Dieu sait où...»

Dans la perspective de l'historien qui observe le développement de l'aventure humaine hors de la perspective du croyant, il faut reconnaître d'autre part que cette liquidation des religions comme phénomène du passé ne correspond pas à la réalité. Les religions proviennent d'un passé souvent lointain, mais c'est justement dans notre monde contemporain qu'elles connaissent une époque vitale. Il suffit d'observer la dernière décennie pour voir combien l'inspiration religieuse a été un élément fondamental dans la recherche de la liberté, d'une plus grande dignité de la vie humaine, de nouveaux systèmes et équilibres politiques.

L'inspiration et la vie religieuses ont conservé, acquis ou repris un rôle décisif dans l'existence de millions d'individus, en animant des changements, en procurant un soutien dans l'espérance et la souffrance, en nourrissant des aspirations pour un monde juste et pacifique. Le monde des religions n'est pas celui du musée ou du folklore, mais une mer de millions d'hommes, de nouvelles et anciennes générations, une mer variée et vivante, malgré ses nombreuses contradictions. Telle est la constatation. Ce n'est pas l'expression d'un triomphalisme du croyant pour une prétendue victoire des religions sur le monde de la modernité.

Cependant, la vitalité des religions, indéniable, quoique diverse suivant les régions, ne leur confère pas la compétence pour résoudre les graves problèmes du monde contemporain. Et pourtant, ces problèmes les interpellent. La paix et la guerre surtout représentent un défi pour tous les croyants. Pour Jean-Paul II surgit de l'histoire une invitation pressante pour une «campagne pacifique, à mener avec des moyens pacifiques, pour réaliser le développement dans la paix...». Le pape fait sien cet appel et l'adresse à tous les croyants dans l'Encyclique *Sollicitudo rei socialis,* 47 : «À ceux qui partagent avec nous l'héritage d'Abraham, 'Notre Père dans la foi', et la tradition de l'Ancien Testament, c'est-à-dire les juifs, à ceux qui croient comme nous en un Dieu juste et miséricordieux, c'est-à-dire les musulmans, j'adresse également cet appel, qui s'étend d'ailleurs à tous les fidèles des grandes religions du monde.»

1. É. POULAT, *Église contre bourgeoisie,* Tournai, 1977, p. 269.

La prière d'Assise, en octobre 1986, apparaît à ce sujet comme un point de référence décisif:

> La rencontre... d'Assise, la ville de saint François, pour prier et nous engager en faveur de la paix — chacun dans la fidélité à sa profession religieuse propre — a révélé à tous à quel point la paix et, comme condition nécessaire, le développement de tout l'homme et de tous les hommes sont aussi une question religieuse et combien la réalisation complète de l'une et de l'autre dépend de la fidélité à notre vocation d'homme et de femme croyants. Car elle dépend avant tout de Dieu *(ibid.)*.

C'est une affirmation qui recueille une conscience diffuse dans le monde des Églises chrétiennes et des grandes religions mondiales. Toutefois, ce sens des responsabilités doit encore découvrir ses expressions adéquates, sa capacité à s'insérer dans les défis de la réalité et y donner réponse. Dans cette optique, un jugement de faiblesse continue à peser sur les religions. Les religions n'auraient-elles que des instruments faibles et peu adéquats pour résoudre les grands problèmes du présent?

Les mondes des religions

J'ai parlé jusqu'à présent du monde des religions. Il s'agit évidemment d'une généralisation, car les différents univers religieux représentent des systèmes théologiques, spirituels et organisationnels très différenciés. Le monde des religions se présente comme fortement divisé en de nombreux univers distincts, chacun avec sa propre tradition religieuse, vécue et codifiée. Si l'on peut instaurer un lien entre différentes religions — je pense à l'intuition des trois religions de la Méditerranée comme religions d'Abraham, intuition acceptée d'ailleurs de manière fort limitée —, il faut être attentif à ne pas réduire les divisions, à ne pas effacer les différences, fût-ce avec la bonne volonté présumée d'unir et de rassembler. Chaque religion se pose comme une voie de salut et se présente fondamentalement comme autosuffisante. Une religion ne semble pas avoir besoin de l'autre; au contraire, face à l'autre, elle réaffirme son identité propre.

Au cours des siècles, les traditions religieuses ont vécu souvent dans des aires géographiques circonscrites et se sont identifiées avec la culture et la civilisation d'un peuple: les religions ont grandi à l'intérieur des grandes divisions et des profondes distances du monde, tout en maintenant une impulsion universelle pour les dépasser. La cohabitation entre peuples de religion différente n'a pas toujours été facile. Cependant, même dans le contexte méditerra-

néen, il y a des exemples remarquables de sociétés où des chrétiens de diverses confessions religieuses, des musulmans et des juifs, vivaient les uns à côté des autres. La Méditerranée a même été le lieu de cette cohabitation, une mer qui unit, suivant la grande intuition de Braudel, où des peuples de religions différentes se rencontraient, se mélangeaient, se connaissaient, se combattaient et commerçaient.

La division entre les religions a débouché sur des oppositions dramatiques à certaines époques, c'est bien connu, lorsque les motivations religieuses se sont retrouvées comme élément inspirateur ou justificateur de guerre. C'est le cas de ce qu'on appelle les guerres de religion, qui représentent un chapitre sur lequel il faudrait enquêter avec soin, car souvent ce qui est allégué comme «guerre de religion» a des causes tout autres que religieuses. Cependant on ne peut nier qu'aujourd'hui encore des motivations religieuses soient liées, parfois arbitrairement, à la guerre ou à l'incitation aux conflits, aux haines et aux divisions.

Et les hommes de religion n'ont pas toujours su trouver la force de dégager le message pacifique qui est au fond de leur tradition, même si chaque tradition religieuse a de nombreux martyrs de la résistance à la haine, à la violence, à la guerre et au mal: je pense à saint Boris qui, dans la spiritualité russe, incarne un nouveau genre de martyr, qui se laisse tuer par les sicaires de son frère pour ne pas réagir violemment au mal. Et comment ne pas rappeler, parmi tant d'autres, l'archevêque de San Salvador, Mgr Romero, assassiné pour n'avoir pas renoncé à sa prédication de paix et de justice, aujourd'hui que nous avons parmi nous son successeur immédiat, Mgr Rivera?

Les croyants n'ont cependant pas toujours vécu de manière digne, même s'il n'a jamais manqué d'hommes grands et généreux. Lorsqu'il n'y avait pas de guerre pour séparer les diverses religions, c'était un mur d'ignorance, d'incompréhension et de préjugés qui s'élevait naturellement. C'est ainsi que les mondes des religions sont apparus profondément séparés. Les croyants d'une tradition religieuse estimaient la valeur et la complexité de leur univers propre. Mais le monde religieux de l'autre était regardé de très loin, avec des sentiments sinon d'hostilité, du moins d'étrangeté. C'est ainsi qu'une religion de millions de croyants se voit définie par des jugements sommaires ou à travers des lieux communs, ou encore est identifiée avec un groupe particulier ou avec un moment moins heureux de son histoire. Autant chaque croyant est prudent lorsqu'il s'agit

d'exprimer la richesse de la communauté à laquelle il appartient, autant il est sommaire quand il s'agit de classifier les autres traditions religieuses. Durant des siècles, en effet, les croyants se sont regardés comme des étrangers: ils ont plus facilement commercé entre eux qu'exploré la richesse de la vie spirituelle de l'autre.

La rencontre entre des nations diverses s'est déroulée plus souvent au niveau civil que sur le plan religieux. Les exigences civiles — politiques, économiques, culturelles, scientifiques — peuvent pousser à collaborer, à discuter, à conclure des alliances entre peuples différents, même du point de vue religieux. Au plan civil, on réussit à trouver des compromis, spécialement s'il s'agit de discuter de questions économiques. Par contre, les religions ne trouvent pas facilement un compromis entre elles. Ne sont-elles pas alors une réserve d'intolérance? Ou, à tout le moins, en retard par rapport à d'autres processus culturels et politiques? Les mondes religieux sont-ils destinés à rester divisés, sinon opposés? C'est le sage patriarche Athenagoras qui disait depuis sa ville multireligieuse d'Istanbul: «Chacun voulait convaincre l'autre, ou plutôt le vaincre, mais sans tenter de le comprendre vraiment.» Mais ceci n'est-il pas une conséquence logique du fait que chaque tradition religieuse se sent plus ou moins porteuse d'un message universel, d'où il s'ensuit que l'autre tradition finit par apparaître antithétique ou concurrente?

En ce sens, comment les religions peuvent-elles parler de paix alors que leurs propres divisions empêchent la rencontre et le dialogue entre elles? Les diverses traditions religieuses ne seraient-elles pas, avec leur fixité, comme une pétrification des divisions de l'humanité?

Le dialogue interreligieux

Il est vrai que les mondes religieux se sont présentés divisés, bien qu'il n'ait pas manqué au cours de l'histoire de relations intenses dans les secteurs culturels et géographiques les plus divers. Cependant notre siècle a présenté un parcours très original du dialogue interreligieux et qui donne tort en partie à ceux qui voient dans les religions la pétrification des divisions. On constate une accélération du mouvement de rencontre: les migrations ont mis en contact des gens de religions diverses; les communications et un intense travail culturel ont permis de se connaître mutuellement. La cohabitation entre peuples de religions différentes ne pouvait pas esquiver les problèmes venus de part et d'autre.

Voici bientôt cent ans se réunissait à Chicago le premier congrès

interreligieux, *World's Parliament of Religions*, du 11 au 27 septembre 1893, organisé conjointement par l'Église presbytérienne et par l'Église catholique des États-Unis, avec la participation de dirigeants de seize traditions religieuses. Ce n'est pas un hasard si le congrès eut lieu aux États-Unis, alors pays du Nouveau Monde par rapport au Vieux Monde européen ou oriental, pays à la société multireligieuse, où les différents groupes religieux vivaient côte à côte sans se combattre. Les organisateurs n'envisageaient d'autres buts que la connaissance mutuelle et de démontrer au monde la valeur décisive du patrimoine religieux.

Malgré le succès du congrès de 1893, il ne fut pas possible de recommencer à Paris en 1900, comme c'était prévu; on y tint plutôt un colloque international d'histoire des religions. En fait, deux voies s'ouvraient pour continuer le dialogue commencé à Chicago: celle de l'étude scientifique des religions et celle du dialogue entre responsables religieux. À la fin, seule parut possible la voie des chercheurs, qui a produit au plan culturel des résultats remarquables. Mais ce développement ne concernait finalement que des milieux restreints de spécialistes et de scientifiques, sans rapport direct avec le vécu des masses de croyants.

En notre siècle, les rapports entre croyants se sont intensifiés profondément par une autre voie, celle de la solidarité concrète, spécialement dans les moments dramatiques. La solidarité face à des situations difficiles a rapproché des gens de religions différentes, qui se sont découverts dans leurs énergies les meilleures. C'est surtout avec la seconde guerre mondiale, les expériences de camps de prisonniers et d'extermination, les prisons, l'horreur des destructions de vies humaines, les multiples persécutions religieuses, les longues périodes d'oppression, qu'est née une solidarité concrète et profonde entre croyants. Des gens de fois différentes se sont sentis coresponsables. Le processus d'accession à l'indépendance du Tiers Monde a placé des personnalités de religions différentes aux côtés les unes des autres; on ne peut manquer de rappeler ici la figure de l'archevêque d'Alger, le Cardinal Duval, qui, malgré son origine française et l'origine européenne de la majorité de ses fidèles catholiques, s'est déclaré courageusement en faveur de l'autodétermination de l'Algérie.

Les communautés religieuses ont commencé à se regarder d'une manière moins soupçonneuse, à s'intéresser davantage aux autres. (Je ne voudrais cependant pas tracer ici un tableau exagérément

optimiste et, du reste, les diverses communautés ne suivent pas toujours des itinéraires synchroniques.) Et surtout, elles ont découvert leur responsabilité dans un monde menacé non seulement par la violence, mais par une destruction totale. Dans l'Église catholique, avec le Concile Vatican II, le dialogue interreligieux a acquis un statut tout particulier; en effet la pensée théologique catholique, protestante ou orthodoxe s'est interrogée tout au long du XIXe siècle sur le problème que constituent les religions pour la foi chrétienne. Et Paul VI, en septembre 1974, pouvait dire à propos des religions non chrétiennes: «Elles ne doivent plus être considérées comme des rivales ou des obstacles à l'évangélisation, mais comme des zones d'intérêt mutuel, vif et respectueux, des zones d'amitié future et déjà commencée[2].»

Ce sont surtout les vingt dernières années qui ont constitué une période de rencontre intense entre dirigeants religieux, mais le dialogue interreligieux — il est honnête de le rappeler — a rencontré également la limite de l'attachement scrupuleux et de la légitime conservation de traditions religieuses qui entendent bien rester différentes. Sous le regard impitoyable des observateurs extérieurs, les différences entre les traditions religieuses se concrétisaient en divisions (aisément susceptibles de dégénérer en hostilité). En fait, le dialogue interreligieux se déroule entre croyants dans le cadre de leur propre tradition; mais cette position de foi ne signifie pas pour autant qu'ils s'excluent, qu'ils se combattent, qu'ils s'ignorent; au contraire, ils considèrent comme décisif leur rapport amical. Ainsi les différences, la fidélité et l'amour pour une tradition religieuse ne débouchent pas sur des divisions ou des hostilités.

À ce niveau apparut une profonde équivoque — et c'est le vécu de millions de croyants qui s'emploie à la rejeter. On a tenté de dépouiller les religions de leurs caractéristiques fondamentales, de les assimiler l'une à l'autre, en recherchant un «unicum» ou une essence mythique qui les unirait toutes, en considérant leurs différences comme des superstructures d'un sentiment religieux universel. Il s'agit là de constructions échafaudées en laboratoire, loin du vécu du croyant, mais non de dialogue. Les différences qui caractérisent sans équivoque et en profondeur une tradition religieuse font partie intégrante du dialogue interreligieux. Celui-ci ne se réalise pas, dans sa forme la plus authentique, avec les mêmes systèmes de rencontre qu'entre dirigeants et forces diverses sur le terrain

2. *Discours au Synode des évêques* (27.9.1974), dans *DC* 71 (1974) 859.

civil; son but n'est pas le compromis, mais une réalité plus profonde.

En profondeur et avec l'autre

Une condition préalable à la rencontre entre personnes de religions différentes est justement la prise de conscience que les différences n'empêchent pas le dialogue et la solidarité. Mais il ne suffit pas de rencontrer l'autre fraternellement et intelligemment, facteur décisif, d'autre part; chacun doit aussi redescendre dans les profondeurs de sa propre tradition religieuse. Un croyant trouvera toujours dans sa propre foi l'énergie et les motivations pour rencontrer l'autre: il découvrira dans sa propre religion des énergies pacifiques pour vivre avec d'autres croyants, pour travailler à la paix, pour devenir meilleur. Le dialogue ne pousse pas le croyant à accepter des compromis ou à renoncer à une partie de sa propre foi, mais à descendre dans la profondeur spirituelle et originale de sa propre tradition, ce qui le stimule à se renouveler et à se retrouver avec les autres.

L'histoire de la Méditerranée est marquée d'aventures significatives de croyants qui ont su aller au-delà des divisions et découvrir le visage authentique des autres religions. Une histoire connue de tous est celle de François d'Assise qui, au temps des Croisades, ne se sentit aucune solidarité militaire avec les siens, mais alla s'entretenir dans le camp adverse avec le sultan Melek el Kamel. Massignon a fait de cet épisode une de ses principales sources d'inspiration du dialogue islamo-chrétien. Et aujourd'hui, avec le progrès des études franciscaines, nous sommes en mesure de comprendre combien ce qui faisait bouger François dans sa «folie» n'était rien d'autre qu'une fidélité profonde et vécue à l'Évangile chrétien.

On pourrait aussi, entre autres, rappeler l'histoire de l'émir Abd el-Kader, ce grand homme algérien, qui défendit son pays contre l'occupation française à partir de 1832 et qui fut prisonnier des Français; après sa libération, il vécut à Damas en homme spirituel, respecté pour sa réputation de croyant et son courage de combattant. En 1860, tandis qu'une vague de massacres se déchaînait contre les chrétiens de Damas et que des milieux d'opportunistes entretenaient cette révolte, Abd el-Kader prit tous les chrétiens sous sa protection au point de leur donner l'hospitalité dans sa propre maison: «Mes amis, disait l'émir à la foule qui menaçait les chrétiens, ce que vous faites est une folie; n'est-il pas écrit dans le Coran: 'aucune contrainte en matière de religion'?»

L'histoire d'Abd el-Kader[3] est emblématique au cœur d'un siècle qui devait connaître l'opposition entre le Nord et le Sud de la Méditerranée: l'émir, frappé durement par les Français, ne se venge pas sur les chrétiens, mais les protège. Il n'y a pas l'ombre d'une guerre de religion en lui. Mais, comme le montrent ses écrits, l'expérience d'Abd el-Kader naît de la profondeur de sa foi religieuse, du désir de se plonger profondément dans le Coran et d'être soumis à Dieu. Voici comment il commente la vingt-neuvième sourate du Coran: «Notre Dieu et le Dieu de toutes les communautés différentes de la nôtre sont en vérité et en réalité un Dieu unique, conformément à ce que lui-même a dit dans de nombreux versets: 'Votre Dieu, c'est le Dieu unique'!»

Pour Abd el-Kader, il n'y a pas confusion ou renonciation à sa propre foi (il parle même explicitement d'erreur pour les autres croyants), mais être un profond et vrai musulman engendre le respect pour la foi et la vie des autres croyants. C'est dans sa foi qu'Abd el-Kader trouve de grandes énergies de paix et de compréhension. Je me suis attardé à cet exemple — on pourrait en trouver bien d'autres dans les différentes traditions religieuses — pour souligner combien la solidarité et le dialogue entre des croyants différents ne passent pas par une réduction des diversités ou un syncrétisme à la recherche d'une super-religion, mais par l'approfondissement direct et spirituel de la voie religieuse d'un chacun. Les constructions syncrétistes ont révélé, à la lumière des temps, leur fragilité religieuse et humaine. Ce n'est donc pas la synthèse qui unit en cette matière, mais la profondeur. Souvent nous ne savons pas dialoguer, parce que nous sommes pauvres et peu profonds dans la perspective de notre propre foi.

Des énergies méprisées mais décisives

L'opposition violente au croyant d'une foi différente cache un manque de profondeur spirituelle, une absence d'assimilation radicale de sa propre voie religieuse et de ses énergies les plus riches. Quand nous rencontrons de grandes figures d'hommes de religion, qui ont su réaliser une large ouverture aux autres et fonder un discours de paix, nous ne découvrons pas des syncrétistes, qui se placent au-dessus de leur propre tradition ou choisissent une chose par-ci, une chose par-là, à la recherche d'une synthèse originale autour de leur propre personne. L'originalité de ces hommes réside

3. Cf. P. AZAN, *L'émir Abd el-Kader (1808-1883)*, Paris, 1925.

plutôt dans une profondeur spirituelle où ils trouvent les énergies nécessaires pour comprendre l'autre, promouvoir la paix et aller au-delà des frontières.

Jean XXIII, une personnalité qui, à partir d'une perspective bien définie, celle de l'Église catholique de Rome, a réalisé une large ouverture aux hommes, se présentait ainsi:

> Comme tout homme qui vit ici-bas, je proviens d'une famille et d'unendroit bien déterminé... La Providence m'a tiré de mon village natal et m'a fait parcourir les routes du monde en Orient et en Occident, me faisant côtoyer des gens de religions et d'idéologies différentes, me mettant en contact avec des problèmes sociaux aigus et menaçants... et m'obligeant à me préoccuper toujours plus — tout en maintenant la fermeté des principes du *Credo* catholique et de la morale — de ce qui unit que de ce qui divise[4].

Voilà comment se présente un homme de Dieu qui vit solidement sa propre foi comme une voie de recherche de ce qui unit et de ce qui rapproche. Jean XXIII, homme de foi, considère qu'il y a toujours quelque chose à apprendre en plus dans nos Écritures: «Ce n'est pas l'Évangile qui change, c'est nous qui commençons à mieux le comprendre.»

Le mahatma Gandhi, une personnalité parmi les plus riches de notre siècle, se nourrit profondément au riche sol de l'hindouisme: «Si un homme saisit le noyau de sa propre religion, disait-il, il a saisi également le noyau des autres.» C'est l'expression pleine d'humilité de celui qui découvrait avec sympathie les autres traditions religieuses comme «nos parents proches», pour reprendre ses propres paroles. À un chrétien qui s'avouait fasciné à la lecture du Bhagavad et désirait devenir hindou parce qu'il n'avait rien trouvé dans la Bible, il répondait: «Vous n'avez pas fait l'effort de la découvrir. Faites cet effort et soyez un bon chrétien.» Et il ajoutait: «En tant qu'ami véritable et fidèle, je peux seulement désirer et prier qu'il vive et grandisse dans la perfection dans sa propre foi.» Gandhi, homme de religion et de paix, est essentiellement homme de prière: ce qu'il souligne chez Bouddha, Jésus, Mahomet, c'est avant tout un grand témoignage de prière. Il affirme en effet:

> Des millions d'hindous, de musulmans et de chrétiens trouvent l'unique réconfort de leur vie dans la prière. Vous les appelez menteurs ou rêveurs. Je dirai que ce 'mensonge' a une grande fascination pour moi, chercheur de la vérité, car c'est justement ce 'mensonge' qui m'a donné le soutien et la force dans la vie, sans quoi

4. *Discours de Venise* (15.3.1953), dans L. ALGESI, *Jean XXIII*, Paris, 1961, p. 252.

> je n'aurais jamais pu vivre un instant. Malgré le désespoir qui m'atteint en pleine figure à cause de la situation politique, je n'ai jamais perdu ma paix. En réalité j'ai rencontré des gens qui enviaient ma paix. Cette paix vient de la prière. Je ne suis pas un homme de culture, mais je pense être un homme de prière[5].

De fait, les religions ne peuvent s'adapter aux lois de la société de consommation, où tout peut être acheté et ajouté à ce que l'on possède déjà; ce n'est pas la synthèse ou le compromis qui font le dialogue interreligieux, mais le respect fraternel forgé dans une expérience de foi réelle. Les religions sont une route vers cette Réalité qui est au-delà de nous, une expression que l'on retrouve dans de nombreuses traditions différentes. C'est en cheminant sur ces routes que, mystérieusement mais radicalement, on se retrouve voisins.

On peut écouter dans cette optique une sourate du Coran (V, 49) qui indique une voie de soumission à Dieu, à l'exemple de ce *hanif* que fut Abraham:

> À toi, fut-il dit à Mahomet, nous avons révélé le Livre selon la vérité, pour confirmer les Écritures révélées auparavant et pour les protéger. Juge donc les hommes selon ce que Dieu a révélé et ne suis pas leur désir par préférence à cette vérité qui t'est arrivée. À chacun de vous nous avons donné une règle et une voie, alors que, si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une Communauté unique, mais il a fait ceci pour vous éprouver à travers ce qu'il vous a donné. Rivalisez donc dans les œuvres bonnes, car vous retournerez tous à Dieu et alors il vous informera sur ces choses pour lesquelles maintenant vous êtes en discorde.

Il ne s'agit pas ici d'une perspective syncrétiste, mais d'indiquer qu'existent dans différentes traditions religieuses les énergies nécessaires pour accomplir «les œuvres bonnes», de compréhension, de paix, de dialogue. Souvent ces énergies ont été méprisées et humiliées par une vie peu responsable et peu spirituelle dans le chef des croyants eux-mêmes. Pourtant, il faut dire que notre siècle, avec sa vitesse croissante, spécialement depuis la seconde guerre mondiale, connaît une inversion de tendance. On le voit dans l'orientation des hommes religieux. Mgr Rossano l'a bien exprimé à Varsovie: «En eux s'est renforcée la conscience de leur propre responsabilité sociale; en eux s'est accrue l'exigence de se mettre concrètement au service des hommes, avec la volonté de travailler pour leur progrès social ou civil et de s'engager pour la paix. On dirait que la marée de douleur qui s'est déversée sur notre planète a lavé et

5. GANDHI, *Tous les hommes sont frères*, Paris, 1969, p. 119.

libéré tant d'hommes de religion d'une indolence ou paresse rituelle et dévotionnelle qui les affligeait; elle les a poussés de différentes manières à mettre leurs ressources spirituelles au service de la renaissance et de la reconstruction.»

L'esprit d'Assise

S'il y eut des heurts entre gens de religion différente — il est bon de ne pas l'oublier —, si de nombreuses situations de cohabitation sont entrées en crise, si l'idée s'est diffusée que la convivialité était difficile entre gens de religion différente, il faut dire aussi que notre siècle s'est caractérisé plus que jamais par la rencontre. C'est là peut-être une des contradictions les plus dramatiques de notre temps: la persistance d'incompréhensions et de conflits sur le terrain religieux, mais aussi le développement du dialogue interreligieux. Parmi les grandes et les petites rencontres, parmi celles, quoique tout aussi importantes, dont on a même perdu le souvenir, parce que dispersées dans le vécu quotidien, se place l'intuition d'Assise. Elle est très simple: réunir les croyants en mettant l'accent sur la prière pour la paix. Il ne s'agissait pas d'un congrès sur les religions, ni d'un rassemblement des religions pour la paix; mais d'une journée de prière, les uns à côté des autres, face à l'horreur de la guerre: «La réunion d'autant de chefs religieux pour prier, disait Jean-Paul II, est en soi une invitation faite au monde de prendre conscience qu'il existe une autre dimension de la paix et une autre manière de la promouvoir, qui n'est pas le résultat de tractations, de compromis politiques ou de trafics économiques, mais le résultat de la prière, qui, dans la diversité des religions, exprime une relation avec une puissance suprême qui dépasse nos seules capacités humaines[6].»

Le pape a clarifié le sens de la réunion d'Assise en disant qu'«elle n'implique aucune intention de chercher un consensus religieux entre nous ou de mener des négociations sur nos convictions de foi... Elle n'est pas non plus une concession au relativisme en matière de croyances religieuses, parce que tout être humain doit vivre honnêtement avec sa conscience droite et l'intention de chercher la vérité et de lui obéir *(ibid.)*.» Le sens de cette rencontre, c'est que dans sa «bataille pour la paix[7]», l'humanité, dans sa diversité même, doit puiser aux sources les plus profondes et les plus vivifiantes

6. *Allocution dans la basilique Sainte-Marie-des-Anges* (27.10.1986), dans *DC* 83 (1986) 1070.
7. *Discours au Corps diplomatique* (10.1.87), dans *DC* 84 (1987) 187.

où la conscience se forme et sur lesquelles se fonde l'agir moral des hommes.

Il ne s'agit pas d'une mise en garde contre des syncrétismes faciles — tout le monde connaît les polémiques qui, dans certains secteurs religieux, ont accompagné l'initiative —, mais plutôt d'une libération de l'image d'Assise dans toute sa force. Derrière cette réunion d'Assise, il y a une intuition spirituelle profonde sur laquelle on n'a pas encore réfléchi suffisamment: voilà les uns et les autres réunis dans la prière, sans confusion indue, mais aussi engagés et comme stimulés par l'exemple des autres à redescendre au fond de leurs propres racines religieuses. Les voilà l'un à côté de l'autre, arrivés par des chemins différents, solidaires face au destin de l'homme, de la paix et de la guerre, mais aussi respectueux du mystère de la conscience humaine. Assise constitue un point d'arrivée sur ce long chemin entrepris depuis Chicago, avec une formule capable de montrer les énergies religieuses solidaires pour la paix.

Jean-Paul II a insisté dans des interventions ultérieures: «Sans le respect absolu de l'homme fondé sur une vision spirituelle de l'être humain, il n'y a pas de paix. Tel est le témoignage d'Assise. Il a été rendu par les représentants des religions face au monde[8].» Et il a continué dans son discours à la Curie romaine: «Voilà ce qui s'est également vécu à Assise: l'unité provenant du fait que chaque homme et chaque femme est capable de prier, c'est-à-dire de se soumettre totalement à Dieu et de se reconnaître pauvre devant lui[9].»

Une nouvelle situation internationale

L'événement d'Assise ne pouvait manquer de «libérer des énergies pour un nouveau langage de paix, pour de nouveaux gestes de paix, des gestes qui brisent l'enchaînement fatal des divisions héritées de l'histoire ou engendrées par les idéologies modernes». Dans cette perspective, le signe d'Assise a été accueilli de manière responsable comme un événement qui suscite de nouvelles énergies. Le pape a insisté sur le fait qu'il fallait continuer dans l'esprit d'Assise. Le risque était grand en effet de pétrifier la rencontre dans une image impossible à reproduire et de ne pas la vivre dans sa capacité à susciter de nouvelles opportunités. D'expérience personnelle je peux dire que, parmi les participants d'Assise, se manifestait une

8. *Discours aux cardinaux et à la Curie romaine* (22.12.1986), *ibid.*, p. 136.
9. *Discours final* (27.10.1986), *ibid.* 83 (1986) 1081.

grande volonté de continuer et de chercher les formes utiles à cette fin. Naturellement, dans différents pays du monde, on vivait des expériences de rencontres interreligieuses; mais il ne fallait pas laisser tomber le souffle universel d'Assise. Ce rendez-vous représente un point de référence pour l'engagement de tant de personnes vivant bien souvent des situations difficiles. Le caractère de grande simplicité d'Assise présentait également cet aspect unique d'universalité.

En 1986 les relations internationales apparaissaient encore dominées par un système bipolaire qui, avec des adaptations nécessaires et à travers des saisons plus ou moins froides, semblait persister depuis la seconde guerre mondiale; c'était l'éternel équilibre dont les réalismes politiques et militaires devaient tenir compte, tantôt en établissant des liens étroits dans les relations entre peuples, tantôt en se limitant au minimum pour garantir une stabilité sans guerre.

Pourquoi prier pour la paix, alors que depuis des décennies on vivait dans une situation stabilisée, dans l'opposition est-ouest? Ce type de paix n'avait certainement pas supprimé la guerre; de 1945 à nos jours on a compté environ 200 guerres, dont une trentaine au moins encore actives et importantes, si l'on considère que, depuis septembre 1945, ont éclaté 20 conflits dans lesquels le nombre des morts s'est élevé en moyenne à plus de 1000 par an. Et globalement, les affrontements régionaux ont tué environ 20 millions de personnes. Pourtant, ceci semblait le prix à payer pour maintenir l'équilibre est-ouest, puisque le déclenchement d'une guerre mondiale aurait entraîné des conséquences incalculables pour l'histoire humaine.

Assise, dans un cadre international tristement stabilisé, a représenté la recherche d'une paix diverse, qui ne soit pas basée sur l'équilibre de la terreur et sur le sacrifice de tant de monde. Personne ne pouvait prévoir, en octobre 1986, les importantes évolutions qui ont caractérisé les relations internationales en 1989 et 1990. La libération d'énergies de paix, commencée à Assise et continuée régulièrement dans la suite, n'a pas été inutile: ne sous-estimons pas la force de la prière et de la concorde entre ceux qui croient. Aujourd'hui, nous nous trouvons dans une situation internationale très différente: on a parlé d'une ère de paix, après la trop longue époque de la guerre froide. Il n'en est pourtant pas ainsi, et nous le voyons particulièrement ces derniers mois; la paix n'est jamais stable et ne le sera pas tant que d'aussi nombreux conflits régionaux restent ouverts et, surtout, tant que l'on ne lui trouvera pas de base solide.

Du reste, dans la situation actuelle des armements, la guerre n'est pas une prérogative de quelques grands; tous peuvent la faire; tous peuvent empêcher la paix; tous peuvent déstabiliser un équilibre national ou régional. C'est l'énorme pouvoir des groupes et de l'accumulation des armes. La capacité belliqueuse des différents pays ou groupes s'est énormément accrue, la paix ne peut plus se baser sur la crainte de quelques puissants gardiens de l'équilibre. On a la sensation que la paix doit être un processus plus profond, radical, capable d'assainir le terrain où croissent les racines de la violence et des conflits. On a conscience qu'il est nécessaire de s'engager intelligemment pour supprimer les causes des conflits régionaux et favoriser des processus de réconciliation.

D'Assise à Varsovie

Les grandes religions ont eu leur rôle dans le changement de la scène internationale: elles ne sont pas restées passives et incompétentes face aux problèmes de la liberté de l'homme, de la paix et de la justice. Mais ce rôle n'est pas épuisé; il n'a même pas développé toutes ses potentialités. C'est pourquoi nous avons voulu continuer le chemin commencé à Assise. En tant que Communauté de S. Egidio, avec l'aide de nombreuses personnes de différentes religions, nous avons fixé des rendez-vous pour continuer sur la route d'Assise; des sollicitations et des invitations en ce sens nous étaient arrivées de différentes aires religieuses. Il était important de reprendre Assise, en particulier pour la liturgie du respect et de la solidarité dans la prière, qui représente le chef-d'œuvre de cette rencontre: cette liturgie devait être continuée, élargie, renforcée par de nouvelles voix. Un an plus tard, en octobre 1987, beaucoup de personnes de religions différentes s'étaient donné rendez-vous, de bouche à oreille, et se sont retrouvées à Rome dans un climat d'amitié croissante.

Lors de cette rencontre, on aborda la question du rapport entre la religion et la guerre; une orientation se dégagea, sanctionnée par l'appel final, qui invitait les traditions religieuses à se désolidariser de toute justification à l'égard des conflits; nous sommes tous conscients en effet des relations complexes, théologiques, morales, et juridiques, qui ont associé la foi religieuse à la guerre. Les différents systèmes religieux ne sont pas unanimes à ce propos; mais il existe une unanimité profonde pour invoquer la paix, pour vouloir que la paix l'emporte sur la guerre et que la vie triomphe de la mort. Cette volonté se renforce quand des personnalités de

religions diverses se mettent l'une à côté de l'autre dans une perspective universelle, qui ne tient pas seulement compte des questions régionales, mais les rend aussi coresponsables face au monde. On lit dans l'appel final de 1987:

> À tous, nous voulons rappeler que la religion ne pousse pas à la haine et à la guerre, ne justifie pas le fait de répandre le sang des innocents. Les religions ne veulent pas la guerre, mais la paix. C'est le message que nous nous engageons à mettre en lumière avec une vigueur renouvelée, en rappelant aux hommes et aux femmes de notre temps que Dieu veut la paix et non la guerre. Nous sentons combien il est absurde de parler de guerre au nom de la religion et nous répétons avec force: que la parole de la religion soit la paix!

La rencontre suivante, à Rome en 1988, a renforcé cette orientation en mettant en lumière le rôle des personnalités religieuses; que chacun, là où il travaille, prie ou prêche, devienne un chercheur de paix, en méditant ou en travaillant pour la réconciliation:

> Que les femmes et les hommes ne trouvent jamais dans les patrimoines de nos traditions religieuses des raisons ou des incitations à se haïr, à se combattre, à désirer la guerre et l'oppression!... Les religions préparent la paix et invitent à la paix. Que tout homme religieux, que tout chrétien soit toujours un chercheur de paix!

Sur cette voie, le nombre d'hommes religieux qui ont participé à cet esprit s'est accru, tandis que se renforçait le climat de solidarité et de fraternité entre les chefs religieux. Sur invitation du primat de Pologne, le Cardinal Glemp, un rassemblement tenu à Varsovie le 1er septembre 1989, dans une situation internationale encore incertaine mais déjà nouvelle, prit la forme d'un pèlerinage dans le souvenir de la seconde guerre mondiale, d'où a jailli du cœur l'appel: «Plus jamais de guerre!» Cet appel retentissait au moment délicat d'un tournant international, l'émergence d'une époque nouvelle, pour laquelle les conséquences et les méthodes du second conflit mondial s'effaçaient définitivement. Lors de la manifestation sur la Place du Château de Varsovie, lors du pèlerinage silencieux aux camps d'extermination des victimes du nazisme et du fascisme, s'est exprimé l'engagement d'hommes et de religions à pousser plus à fond la cause de la paix et de la solidarité mutuelle.

Dans les rues d'une Pologne martyrisée voici 50 ans, les hommes religieux pouvaient comprendre que quelque chose de nouveau était né, trop lentement sans doute mais aussi sans équivoque, dans leur manière de comprendre leur mission, de penser leur service, de sentir les liens qui les unissent. Au long de cet itinéraire semblait émerger au cœur de ces croyants et de ces hommes religieux, qui

sont aussi les témoins de certitudes, l'exigence de chercher plus en profondeur et en intériorité les racines de la paix.

Du monde aux religions: à la recherche d'une langue sainte

Telle est la prise de conscience vécue par beaucoup de ceux qui sont venus ici. Les événements des derniers mois ont montré que les hommes religieux ne doivent pas relâcher mais resserrer avec plus de force encore les liens qui les unissent et se demander avec anxiété quelles ressources ils peuvent trouver dans leurs patrimoines spirituels pour répondre aux défis de l'humanité.

Chaque voix, chaque tradition, chaque spiritualité a des accents différents; les langages théologiques, comme les points de référence, ne peuvent pas s'harmoniser facilement entre eux; ils ne possèdent pas la force d'un langage scientifique, qui s'imposerait comme un circuit fermé pour qui veut entrer dans ce monde; il n'existe pas de langue commune qui obligerait les uns et les autres à utiliser les mêmes paroles. D'antiques traditions, des exigences nouvelles et disparates, inspirent les paroles et la prière des intervenants. Nous parlons des langues diverses et nous exprimons des systèmes religieux et des expériences spirituelles qui ne sont pas toujours les mêmes. On pourrait ironiser — on l'a dit — sur les hommes religieux, gardiens dans leur particularisme d'une véritable Babel. On pourrait les inviter à se taire pour ne pas augmenter la confusion de cette Babel, la cité biblique de la confusion des langages.

Mais la réalité de Babel, comme l'affirme un chercheur italien, est entrée désormais dans le monde des communications; et peut-être encore plus dans ce *melting pot* des nations, qui fait se côtoyer et cohabiter des hommes et des femmes de religion, de langue et de culture si différentes. Désormais la société contemporaine ironise moins sur ce que l'on pourrait considérer comme la Babel religieuse; elle l'accepte, consciente qu'elle sert à quelque chose; elle reconnaît ainsi que la cité moderne est polythéiste, car elle accepte d'élever un temple à côté de l'autre, limitant les conflits s'il se peut, montrant que chaque chose peut être achetée, même une vérité religieuse ou un rite. C'est le polythéisme du *melting pot.*

Mais le signe de la prière des religions pour la paix prend une tout autre orientation: ce n'est pas une prière commune, un rite qui embrasse tout le monde, car on constate que l'on vit dans un monde multireligieux et on accepte la réalité. Le signe que nous sommes en train de réaliser ici à Bari n'est pas celui d'un polythéisme indifférent, ou tout au plus, tolérant, mais celui d'une «multi-

religiosité», solidaire sur l'essentiel, spécialement sur la paix, prête à défendre la liberté de chacun, tendue pour aller en profondeur.

On lit dans les récits des Hassidim, recueillis par Buber, que Rabbi Pinhas expliquait ainsi la confusion des langues à Babel:

> Avant la construction de la tour, tous les peuples avaient en commun la langue sacrée, mais en outre chacun avait son langage propre. C'est pourquoi il est dit: «toute la terre avait une langue unique», c'est-à-dire sainte, «et des mots uniques», c'est-à-dire, en plus, les langues particulières de chaque peuple. C'est par celles-ci que les hommes de chaque peuple communiquaient entre eux; par celle-là, ils communiquaient entre peuples. Ce que Dieu a fait quand il les punit fut de leur enlever la langue sainte[10].

La langue sainte, que le monde a perdue, ce n'est pas l'espéranto syncrétiste des religions, ni la langue des affaires, mais celle qui passe par le cœur de tous les hommes qui invoquent Dieu et qui acceptent de descendre au plus profond d'eux-mêmes: la langue sainte est alors celle de la foi et de la paix. La langue sainte est celle que les hommes et les femmes réussissent à écouter de Celui qui est au-delà de nous. C'est celle de l'invocation et de la Parole qui nous est donnée. Nous retrouvons ici les expressions du psaume 75: «Ce n'est pas du levant ni du couchant, ni du désert, que vient le relèvement. Non, c'est Dieu qui jugera.»

I-00153 Roma
Piazza S. Egidio, 3a

Prof. Andrea RICCARDI
Président de la Communauté S. Egidio

Sommaire. — Loin de disparaître, les religions témoignent aujourd'hui de leur vitalité. Si leurs divisions apparurent souvent insurmontables, le dialogue s'intensifie, surtout depuis vingt ans. Il ne s'agit pas d'instaurer un syncrétisme, mais que chacun approfondisse sa foi et que, dans l'esprit d'Assise, les différentes religions se trouvent unies pour défendre dans le monde la paix et la liberté.

10. M. BUBER, *I racconti dei Chassidim*, Milan, 1979, 178.